

# « Qu'une société très injuste se casse la gueule, ça ne me dérange pas »

Dans le Béarn, un éco-lieu collectif d'une dizaine de personnes développe son autonomie alimentaire et énergétique. Marc et Valérie, deux habitants historiques de la « Ferme légère », ont profité de l'été pour réaliser un tour de France de l'effondrement à vélo. À l'heure du bilan, ils ont accepté de nous accueillir à la ferme, transformée en laboratoire de résilience locale et humaine : porté par l'énergie du projet, le groupe y vit le cœur léger avec l'idée que tout va s'effondrer.

# U

ne flèche en bois l'indique, au croisement d'une départementale au nord de Pau : une « Ferme légère » se cache au bout du chemin. Quelques centaines de mètres, à peine le temps de distinguer les Pyrénées sur notre gauche, et nous y sommes. Moteur coupé, Valérie s'attarde sur le siège conducteur pour griffonner dans un carnet. « Je note le kilométrage et on répartit ensuite les frais, comme le véhicule est collectif. » N'est pas fermier « léger » (pour la planète) celui qui réclamerait sa propre voiture : cela va de soi, mais c'est inscrit formellement dans la charte, le sujet ayant déjà suscité un conflit, et un départ, lors de la création du collectif. Les fondations de celui-ci sont encore fraîches : si les débuts à Méraçq, commune de 230 habitants, se sont faits à neuf, à l'achat en 2015, entre ceux qui ne sont jamais venus et ceux qui ne sont pas restés, la Ferme légère ne pesait pas lourd quand, à l'hiver 2017, ils n'étaient plus que trois. À notre visite, en cette mi-septembre, l'énergie du renouveau est manifeste. Au trio de départ – Marc, Christophe et Christine – se sont ajoutés Valérie et son fils Noé, 13 ans, arrivés il y a un an, et trois jeunes, la trentaine en approche : Élodie et Valentin, venus d'Angers, et Clément, débarqué de banlieue parisienne. Sans compter les deux woofers du moment, Simon et Clémence, en année sabbatique.

## Poules « en grève »

L'assemblée est réunie autour d'une table dressée dans la fraîcheur de l'un des bâtiments agricoles. Le menu – lentilles et courgettes du jardin cuites grâce à la parabole solaire – est annoncé par Valentin. C'est à lui qu'incombe, pour la journée, de nourrir nos douze estomacs. Lourde responsabilité, si l'on ajoute à cela la visite matinale aux poules, capricieuses ces dernières semaines, voire « en grève » de ponte, apprendra-t-on plus tard. Alors que l'heure de la sieste provoque quelques disparitions, Valérie et Marc nous proposent un tour du « propriétaire » – façon de parler puisque le foncier appartient à

tous via une société civile immobilière. Les onze hectares de la ferme accueillent un hectare de maraîchage, deux grandes serres et un verger fraîchement planté. Ariane, la jument, compte pour voisines les abeilles des quatre ruches. Une grande cuve de récupération d'eau de pluie alimente les activités agricoles et un puits assure l'approvisionnement en eau. Quant à la bâtisse béarnaise, ses vieilles pierres ont été englouties par une isolation bioclimatique réalisée par l'extérieur. Mais les baies vitrées, installées pour maximiser la surface de captage solaire, lui ont refait une beauté. L'énergie, enfin, est assurée par les panneaux solaires et les batteries qui stockent l'électricité.

Une autonomie énergétique et alimentaire en développement... pour se préparer le cœur léger à l'effondrement ? Car c'est bien l'objet de notre visite. Marc et Valérie sont convaincus que nous fonçons droit dans le mur. Leur point de vue sur le sujet est nourri par une expérience originale : un voyage d'études à vélo à travers la France. Un périple de 2 500 kilomètres. De mi-avril à fin juin, le couple a animé 22 soirées autour de « l'effondrement sociétal » en suivant un déroulement répété : présentation, projection d'une vidéo de 20 minutes du « collapsologue » Pablo Servigne, exposition de la « courbe de deuil » d'Elisabeth Kübler-Ross (voir page 46), débat et sondages spatiaux. L'ambition était d'amener le sujet sur la table, puis de réunir, via une

collecte sociologique, des données, assemblées aujourd'hui en une riche synthèse de 52 pages dont ils viennent tout juste de terminer l'écriture, entre deux chantiers.

## « Transition infaisable »

Comment en vient-on à la conclusion de l'effondrement ? « C'était au moment de la sortie de L'entraide, l'autre loi de la jungle, le deuxième livre de Pablo Servigne. Son premier livre, en 2015 (Comment tout peut s'effondrer, avec Raphaël Stevens, Seuil), m'avait beaucoup remuée », confie Valérie. Elle est longtemps restée à l'écart des réseaux militants, mais sa lecture de Pablo Servigne, donc, ainsi que celle de L'Âge des low tech (Seuil, 2014), de Philippe Bihouix, dans lequel l'ingénieur alertait sur l'épuisement des ressources en métaux, puis un intérêt croissant pour le mouvement Zéro Déchet, l'amènent à lancer à Orthez un groupe « En Transition », et à rejoindre un premier éco-lieu. Elle y reste deux ans avant de le quitter « pour des questions de relations humaines ».

Pour Marc, l'effondrement est l'aboutissement de quinze ans de militantisme, et d'un constat à la fois global et personnel. L'ex-ingénieur informaticien connaissait les données « depuis un plongeon dans la décroissance, aux alentours de 2005 ». Le livre de Pablo

Servigne est venu les « relier ». « Il y a aussi le constat de l'inefficacité de mes propres actions. J'ai monté des groupes, ils ont grossi, puis se sont arrêtés. Le deuxième groupe, c'était au moment où Rob Hopkins lançait son mouvement des villes en transition. C'était enthousiasmant. On a créé un groupe "En Transition" dans un bled de 600 habitants : les gens étaient à fond, il y a tout de suite eu plein de monde. Mais de 30 pendant les premiers mois, on est passés à 3 ou 4 au bout d'un an. Les gens comprenaient qu'une prise de conscience n'allait pas suffire, que c'était insoluble, que d'autres se battaient en vain depuis des générations. Cet échec-là a participé à ma prise de conscience : en fait, on n'y arrivera pas. La transition est infaisable. »

On tente quelques objections. Pas tant sur le constat que sur les efforts à fournir pour limiter les dégâts. Réponse : la transition est dans l'impasse, car ni la population, ni les médias, ni les politiques n'agiront à temps. « Le pas à franchir est trop important. La population n'est pas du tout prête à ça, et la majorité n'en a tout simplement pas envie. Les militants ont fait tout ce qu'ils

ont pu. Certains réussissent mieux que d'autres, comme les Colibris, et bravo à eux. Mais on a à peu près mobilisé les gens mobilisables. On bute sur un problème culturel. »

La discussion, bercée par le sifflement de la scie qui rappelle qu'avec nos thés et notre enregistreur nous sommes les seuls à chômer, se

poursuit sur le rôle des médias. Marc parle d'un « verrouillage médiatique idéologique », cite Noam Chomsky et la « fabrication du consentement », évoque des médias de masse « tenus par une oligarchie qui serait la première à pâtir des mesures nécessaires, et qui, naturellement, lutte contre ». Il en est convaincu : « Si la machine médiatique était tournée vers la transition écologique, la population serait prête en cinq, dix ans. Sauf que les cinq, dix ans, on ne les a peut-être plus. Et la machine médiatique, on ne l'a pas non plus. »

Valérie raconte une de ses dernières désillusions, cet été, au cours du tour de France de l'effondrement. « On nous avait prêté une maison avec des



Zoé Duroumau





Zoé Ducournau

télévisés partout. On tombe sur un "Cash Investigation" sur la chute de la biodiversité dans le marais poitevin. J'étais toute contente. Le gars disait: "Si on ne fait rien, dans cinq ans, c'est fini, il n'y a plus rien, plus d'oiseaux, plus d'insectes." C'était fort: cinq ans, c'est demain. Le reportage se termine, Hubert Reeves est sur le plateau, et là... il dit: "Oui, la situation est très grave, mais il y a des associations qui œuvrent, je reste optimiste." Et donc vous pouvez éteindre vos téléviseurs et revenir à vos activités, on s'occupe de tout. J'étais abasourdie. Le lendemain matin, j'ai écrit une lettre ouverte à Élise Lucet. » « La manière dont c'est présenté à la télé déconnecte les gens du problème, renchérit Marc. Hubert Reeves se serait tourné vers la caméra pour dire, en pleurs, "Il faut vraiment que vous vous y mettiez, chacun", ça aurait peut-être bougé un peu des choses, au lieu de laisser les gens simples spectateurs... (Il est pris par l'émotion). Là c'est moi qui pleure. »

#### La fin du prosélytisme

Le 4 septembre, Nicolas Hulot décrivait son départ du gouvernement comme un « geste d'espoir ». Hélas pour lui, sa démission est davantage reçue ici comme le signe définitif d'une troisième impasse, celle de l'inaction politique. « Si Hulot, avec sa

**« Si Hulot [...] n'a pas réussi à faire bouger les choses de l'intérieur, qui le pourrait en France dans les dix ans qui viennent? Personne. »**

popularité, son bagage, n'a pas réussi à faire bouger les choses de l'intérieur, qui le pourrait en France dans les dix ans qui viennent? Personne », tranche Marc.

La collapsologie, qui s'articule autour de « l'invitation à accepter l'effondrement », pour citer Pablo Servigne, est-elle la meilleure réponse? Les associations écologistes qui défendent la transition en doutent fortement. D'où la distance explicite maintenue par celles-ci avec le voyage d'études de Marc et Valérie. Le conseil fédéral des

Amis de la Terre France leur a demandé de préciser que leur initiative était portée indépendamment. La réponse de l'équipe nationale du Tour Alternatiba, tour de France à vélo co-organisé par Alternatiba et Les Amis de la Terre, auquel ils voulaient se greffer pour une étape de leur tour, est également claire: « L'effondrement est un angle d'approche qui ne colle pas avec le narratif du Tour Alternatiba, car, selon nous, nous avons encore les leviers d'action pour

construire une nouvelle société qui sera plus juste, solidaire et respectueuse de l'environnement. »

À l'inverse, Marc et Valérie, comme la plupart des collapsologues, souhaitent que l'effondrement survienne le plus tôt possible. Valérie insiste notamment sur les chocs sociaux à venir: « Demain, plus de retraite, puis

plus de RSA, puis plus de Sécu... Pour moi, ça va faire partie des brisures. » « Par ailleurs, qu'une société qui me semble très injuste se casse la gueule, ça ne me dérange pas plus que ça », lance Marc. Valérie précise avoir identifié, vers la fin du voyage, une hypothèse: « On s'est dit qu'il fallait faire gaffe: est-ce que le fait qu'on fasse partie de ceux qui tentent de créer d'autres modèles de société, cela donne envie de croire à l'effondrement? Quitte à nourrir le fantasme? » Après réflexion, le couple s'est estimé « réaliste ».

Mais là où Marc souhaite un effondrement « le plus lent possible », car « si ça se casse la gueule pas trop vite, on peut désescalader, créer des lieux comme ici ou différents, accueillir du gens, qui oublieraient un temps qu'ils ont eu des ordinateurs et qu'ils ont maintenant une bêche », Valérie l'interrompt pour le qualifier de « très idéaliste ». Comme l'est à ses yeux l'idée « qu'on profite tous de l'effondrement pour être plus conscients et bienveillants, "vas-y, prends mon grain de riz à ma place", je partage, Namasté... Chez nous, les écolos, on a exactement les mêmes comportements néfastes et incohérents que l'on reproche aux autres, avec des ego, des prises de pouvoir et des incapacités à se dire les choses, sauf que notre jardin est bio ».

Marc et Valérie craignaient, écrivent-ils dans leur synthèse, que le « sujet attire peu de public et qu'il soit potentiellement démoralisant pour certaines personnes ». Au cours des 22 réunions ayant rassemblé au total quelque 450 participants, formant une assemblée décrite comme « assez représentative du public habituel des soirées traitant d'écologie » (classes moyennes, enseignants, militants, plutôt à gauche et déjà acquis à la cause écologique), mais « plus jeune que celui que nous côtoyons habituellement », les animateurs disent avoir été rassurés: « Beaucoup nous ont dit qu'ils allaient plus facilement s'autoriser à en parler à leur entourage », commente Valérie, glissant au passage que l'effondrement s'accompagne pour elle de la fin du prosélytisme (« C'est pour ça que le mouvement écologiste ne marche pas, parce qu'on veut donner des leçons aux gens. »).

Photo ci-contre: Valérie, Marc et Noé.





Les résultats des sondages spatiaux (les participants expriment leurs réponses en se plaçant dans la salle selon un axe, entre deux extrêmes, et des zones numérotées 1, 2 et 3) sont d'ailleurs édifians : sur un public pour moitié sensibilisé au sujet, 43 % parlent d'une probabilité « moyenne » que la société industrielle s'effondre avant 2030 (23 % « nulle à faible », et 34 % « forte à certaine »); 29 % se disent « sereins », 47 % « perturbés », et 24 % « déprimés ». « Pour certains, le discours Colibris/Amis de la Terre est le bon : il n'y a pas "un" bon discours, commente Marc. Mais c'est une période où beaucoup sentent que ça ne va pas. C'est le silence avant la tempête. Alors la discussion soulage. »

### « Du temps pour faire »

Il est temps de parler aux autres « fermiers légers ». Dans la cour, Valentin ajuste la parabole : pour faire chauffer l'eau, il faut « attraper le soleil ». Quelques heures plus tard, la discussion à table tourne autour... de la table. Sauf qu'ici en parler consiste à évoquer les poules en grève et ces saletés de limaces qui dévorent les légumes. Les batteries sont pleines, et certains rêvent

d'un « vrai ciné au solaire » pour fêter ça, car l'un des fermiers a reçu en cadeau de sa famille une survivance du monde high-tech : un rétroprojecteur. Mais le programme post-dîner est déjà calé. Pendant que Clémence (prof de français/woofeuse) potasse l'*Introduction à la permaculture* de Bill Mollison, Valérie lance une discussion sur la nécessité de consacrer des temps réguliers à la prospective et aux visions de chacun sur les projets futurs de la ferme. Quand l'un se dit réticent à ajouter une « réunion » de plus – « Il faut qu'il nous reste du temps pour faire » – dans un agenda qui compte déjà les réunions chantiers, les réunions « émo » toutes les trois semaines pour mettre sur la table de potentiels conflits, et les ateliers de « communication non violente », en plus d'un accompagnement en intelligence collective par l'Université du Nous, on prend subitement la mesure de l'investissement et de la patience que réclame une telle organisation, collective et horizontale. Le vote pour une réunion de plus l'emporte. L'effondrement a-t-il bonne presse à la ferme ? De Simon, l'électricien/

**« Moi, ça ne me dérange pas : si la nature se débarrasse de nous, très bien. »**

woofer de 27 ans, qui y voit « la perspective d'années difficiles, mais le début d'un nouveau monde » qui « peut-être changera les rapports de domination », à Christine, qui nous confie sa faible inquiétude à l'idée que l'espèce humaine soit menacée, il est évident que le sujet suscite autant de définitions qu'il y a de résidents à la ferme. À 23 heures, les lève-tôt sont couchés. Trois fermiers jouent les prolongations. Clément, qui poursuit depuis la ferme son activité de photographe et auteur, est rivé sur son ordinateur. Christophe, boulanger novice en attente d'un fournil, pétrit le pain au levain. Christine, qui en plus de sa reconversion dans le maraîchage s'est formée aux vertus des plantes, poursuit : « On commence enfin à reconnaître l'intelligence des plantes, alors qu'en parler aurait semblé ridicule il y a encore cinq ans. L'effondrement pose la question des autres espèces. Et s'il ne concerne que l'espèce humaine, moi, ça ne me dérange pas : si la nature se débarrasse de nous, très bien. » Sur ces douces paroles, le dortoir nous attend. À notre réveil, la ferme est debout, depuis quelques

heures pour certains, à en croire l'agitation qui s'élève de l'atelier. À l'étage de la maison, bientôt doté d'un plancher – la veille, les premières plaques ont été fixées sur la ouate de cellulose –, Clément, Simon et Clémence admirent le travail accompli. Clément, qui dort sous une tente, inspecte sa future chambre. Son « putain, j'ai hâte ! » nous rappelle que si les bâches bleues de la cour donnent au projet un air transitoire, ses résidents sont bien là pour construire leur vie. Et donc la gagner, puisque l'argent ne tombe pas du ciel du Béarn : comme le souligne la charte, chacun ici « est autonome financièrement et peut mener sur le lieu une activité agricole, artisanale, artistique ou sociale, professionnelle ou non, du moment qu'elle est en accord avec la charte, le collectif et les ressources disponibles ». La réduction des transports étant un principe-clé, « les activités rémunératrices menées sur place, voire locales, sont préférées aux activités lointaines ». Pour occuper une place dans la ferme, chacun verse un loyer à l'association, qui paie les charges et les travaux d'aménagement. Même si la sobriété du mode de vie partagé génère peu de dépenses, la pérennité financière n'est, à cette étape du projet, pas encore aboutie : Christophe table sur la commercialisation future de son pain et Christine travaille les matins dans une maison de retraite, en attendant une meilleure valorisation des produits de la ferme. D'autres comptent poursuivre une activité locale, comme Valérie, qui anime des séances de sophrologie « dans le coin ». Cette stabilité, couplée à l'autonomie, permettra de préparer les temps compliqués qui, à leurs yeux, s'annoncent.

### « Travailler notre résilience »

« Le jour où il y aura des difficultés, je serai content d'être là où l'on est », explique Valentin, que nous retrouvons au marché, à 5 kilomètres de la ferme, sur la place du village

d'Arzacq. Installés depuis 8 heures, Élodie et lui sont loin d'être assaillis. Sur l'étaf, un cageot multicolore de tomates, les pommes de terre récoltées la veille, quelques confitures, des pots de miel et des huiles de massage aux plantes. Même si, « dans le coin, les gens s'en tapent du bio ». Valentin était ambulancier, Élodie dans le logement social. Tous deux ont travaillé quatre ans avant d'entamer

**« Qu'on ait nos légumes et notre électricité me donne presque le sentiment d'être "en sécurité", même si ça sonne survivaliste. »**

une année de woofing en camion, puis d'élire finalement domicile à la ferme. Ici, ils « renoncent à la société capitaliste », mais le discours sur l'effondrement n'a pas déclenché leur choix de vie : « L'effondrement m'intrigue, mais je ne suis pas calé sur le sujet (Élodie proteste en désignant le livre de Pablo Servigne laissé ouvert derrière le comptoir). Qu'on ait nos légumes et notre électricité me donne presque le sentiment d'être "en sécurité", même si je n'aime pas dire ça parce que ça sonne survivaliste. » Il trouve tout de même « angoissante » la situation de son frère, dépendant des supermarchés et de sa voiture avec ses deux enfants, garde en tête qu'il pourra l'aider si besoin, et évoque les réfugiés climatiques, le pic pétrolier, « la possibilité qu'il puisse y avoir une famine » alors qu'il a « grandi dans l'opulence ». Ce qui ne l'empêche pas de conclure sur ces mots : « Il faut travailler notre résilience. Je suis serein. » C'est le plus désarçonnant, sans doute, avec la collapsologie : comment peut-on parler de sérénité ? Comment vivre sans s'effondrer avec l'idée que tout va s'effondrer ? Pour les plus jeunes de la ferme, pas question de « s'arrêter de vivre » – ni, d'ailleurs, d'envisager de ne pas faire d'enfants, comme y invitent certains. Pour Marc et Valérie, il est clair que la Ferme légère est une partie de la réponse, même si l'intérêt pour l'effondrement est « venu après ». Y vivre, c'est accepter, d'une

part, la baisse de confort, et d'autre part, la vie en collectif. Car celle-ci ne va évidemment pas de soi. « Le collectif est le moyen d'aller encore plus loin dans l'autonomie et la sobriété. Mais si la société occidentale est massivement passée à l'individuel, c'est que c'est plus facile », constate Marc. « Dans les moments difficiles ici, ajoute Valérie, je me dis que le sens est d'avoir encore baissé notre empreinte écologique. Et de nous rapprocher de ce qu'on cherche en matière de valeurs. Ce sont des choix : quand t'as pas de soleil, t'as pas d'eau chaude, et quand on n'aura pas assez de lumière cet hiver, on écrira des mails moins souvent... Mais, en aucun cas, ce n'est une baisse du niveau de vie. » « On baisse notre empreinte écologique, pas notre plaisir de vivre, renchérit Marc. Je n'ai jamais été aussi heureux qu'ici. » Dans la foulée du périple à vélo, Marc et Valérie préparent un nouveau format de soirée pour « permettre aux gens d'initier ou continuer leur processus de deuil » et « créer de la résilience locale », en parallèle de la préparation de stages d'immersion à la ferme. De quoi souligner la distinction « entre autonomie et autarcie », sur laquelle insiste Valérie. Alors que s'achèvent nos vingt-quatre heures parmi eux, les fermiers légers attendent la visite du maire de Méracq. Marc et Valérie envisagent de le solliciter pour présenter leur synthèse au conseil municipal. Avec lui comme avec les voisins, les fermiers ont à cœur de soigner les liens : « On les invite dès qu'il y a une fête, et dès qu'il y a une fête au village, on fait la démarche d'y aller. Ça va dans l'autre sens : eux ne nous rejettent pas parce qu'on est des écolos hippies qui vivons en communauté... C'est important de prendre soin de ces liens-là, dans la prévision de temps difficiles, qu'on appelle ça effondrement ou pas. Sur ce plan-là, on a beaucoup à jouer, conclut Valérie. Il faut préparer le terrain humainement. »

— ANNABELLE LAURENT



Zoé Ducourna